

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 11

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183725>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

derè, et li s'ein gardè bin. Ora, vo demando on pou! cein a-te lo fi dè tsertsi rogne dinsè. Conto que rebouillè tot cein po qu'on ein dèvesài onco bin mè.

Ora, ia onco la *Senanna*. Cllia tsancra dè Senanna que vint portant avoué mè ti lè deçando fèrè lè coumechons, m'a griffà assebin. Le mè fà niàss po coumeinçi, mà ein après, le graffougnè bo et bin. L'est grindze paceque l'a volhiu tsecagni on petit fribordzài que l'est on *Ami dáo peuple*. Cèsiquie s'est rebiffà, et panf! la pourra Senanna a reçu 'na tiola su lo nà. Adon cllia pernetta mè dit que l'est mè qu'ein su la causa, qu'é barjaquà dái gourdès à l'autro, adé pè rappoo à l'état civi, que ne su pas d'atiutà, et que su on *loustique*. Que diablo cein pào-te bin étrè? Dein ti lè ka, cein n'a pas l'air dè cheintrè tant bon. Trovâ-vo pas q'n'a granta chèra dái pas fèrè dinsè; assebin po la puni, la vu pas atiutà non plie; que l'aulé avoué l'Agace, se le vâo.

Vouaiquie cein que y'avé à vo derè po que vo n'atiutèyi pas clliao dzanliào que mè tarabustont et que m'ont gravâ stü iadzo dè vo contâ 'n'histoire. Atsivo! voutron meillâo ami.

C'est lo CONTEUR VAUDOIS.

Voici un sujet qui met l'eau à la bouche.

L'*Evènement* recherche quelles peuvent être les fortunes les plus importantes d'Europe et d'Amérique :

Les Rothschild de Paris et de Vienne possèdent entre eux tous dix-sept cent millions environ.

Les Rothschild d'Angleterre, douze cent millions.

Ensuite, nous tombons brusquement à MM. Springer, les banquiers allemands, qui n'ont que quatre cent petits millions à peu près.

Nous ne parlons pas des gens très nombreux qui ont plus de cinquante millions. Il y en a en France une quarantaine au moins, et nous n'en citerons plus qu'un, que nous avons gardé pour la fin, parce que c'est le plus riche de tous.

Il a, en effet, trois cent millions de revenus, ce qui, à cinq pour cent, représente six milliards. Le possesseur de cette fortune extravagante est un Brésilien, don Ricardo da Souza. C'est principalement de ses mines de diamants qu'il tire ses rentes. Tous les ans Don Ricardo vient passer un mois à Paris. Inutile de dire qu'il fait le voyage à bord d'un steamer qui lui appartient. Il possède vingt-neuf maisons à Paris, quatre de plus que M. Richard Wallace, et, il y a sept ou huit ans, il a failli devenir l'acquéreur des Magasins-Réunis. C'est un homme de trente-cinq ou trente-six ans, d'une laideur absurde. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que ce détail insignifiant ne l'empêche pas de faire toutes les conquêtes qu'il veut!

Enfin l'*Evènement* parle d'un député élu dans un département du nord de la France, M. de D..., qui viendrait d'hériter d'un oncle d'Amérique authentique, d'un oncle de Chicago, de la somme absolument fantastique d'un milliard.

Tous les touristes, qui ont visité le Righi, ont remarqué un immense écriteau concernant le chocolat Suchard, et dont les caractères dorés brillent sur les parois d'un rocher à pic. M. Suchard n'est pas seul à pratiquer ce genre excentrique de réclame industrielle. Un fabricant de savon, de New-York, a orné tous les rochers des bords de l'Hudson, jusqu'à plusieurs milles de distance de la ville, de l'inscription en lettres gigantesques : *Achetez le savon Schmidt.*

Cela ne fit pas l'affaire d'un autre fabricant, qui imagina une contre-réclame. Quelques jours après, les voyageurs de l'Hudson lisaient sur tous les rochers, au-dessous de : « Achetez le savon Schmidt, » cette autre inscription, en lettres encore plus gigantesques : *Si vous ne trouvez pas le savon Jones!!!*

Un jour le roi Dagobert, chevauchant sur une route de Normandie, s'arrêta tout à coup devant un pommier d'une dimension pyramidale.

— Quel est le propriétaire de ce bel arbre? dit-il à un garçon qu'il aperçut dans le champ voisin.

— Moi, sire, répondit l'heureux cultivateur.

— Eh bien, mon ami, ajouta le roi Dagobert, quand les pommes seront mûres, tu me feras le plaisir de m'en apporter deux.

— Volontiers, sire.

Et le roi Dagobert disparut avec son escorte, laissant le paysan fort étonné de cette fantaisie princière, qu'il se promit bien néanmoins de satisfaire quand le moment serait venu.

Quelque temps après, le Normand se présente au palais et demande à parler au roi.

— Que me veux-tu? dit le roi Dagobert à l'homme des champs.

— Sire, vous m'avez demandé deux pommes et je vous les apporte.

— Ah! ah! il paraît que tu sais te souvenir.

— Oh! je n'avais pas peur de manquer de mémoire en cette circonstance. Je craignais plutôt les vers et les oiseaux, qui dévorent les fleurs de nos arbres et détruisent nos récoltes; — mais Dieu merci, la pomme n'a pas manqué, et voici l'échantillon que Votre Majesté désirait avoir de celles que devait me donner l'arbre qu'elle a tant admiré.

Ce disant, notre homme mettait dans les mains du roi Dagobert deux pommes qui certes auraient pu figurer avec honneur dans l'établissement d'un grand fournisseur de l'époque.

— Mais c'est qu'elles sont magnifiques! s'exclama le bon Dagobert. — Eh bien, mon ami, nous allons les manger ensemble! Voici la mienne, dit-il, en plongeant ses incisives dans celle qu'il tenait de la main droite.

Et de la main gauche il tendit l'autre à son commensal improvisé.

Le Normand tire un couteau de sa poche et se dispose à peler le fruit qui lui était échu.

— Mais, fit le roi Dagobert, étonné de ce soin qu'il n'avait pas cru devoir prendre, mes paysans seraient-ils plus délicats que leur maître?

— Pardon! sire, répliqua notre homme un peu confus., c'est qu'il en est tombé une quelque part... et je ne sais pas laquelle.

La légende ne dit pas si le roi Dagobert acheva de manger sa pomme.

LA BOUQUETIÈRE DE LA PLACE CADET

(Fin.)

— Ma chère amie, dit le protecteur, j'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière entrevue, que la répugnance que vous montrez pour le mariage projeté est fondée en raison. Ma barbe grisonne, je suis un homme sérieux et peut être trop sérieux. Vous êtes une jeune fille, charmante, peut-être un peu légère, mais excellente au fond. Quand à moi, je pourrais être votre père... J'avais donc perdu la raison en espérant vous plaire, en croyant établir sur la base de sable de la reconnaissance l'édifice solide d'une éternelle tendresse. Je vous ai déjà avoué, et je le reconnais encore une fois, que le service rendu est si médiocre qu'il faut à peine en parler, et qu'il est tout simple qu'on n'ait pu faire sortir de ce maigre terrain ce que les poètes appellent *la fleur de l'amour*... N'en parlons plus! je tacherai de me guérir, je guérirai certainement de ce fol amour. En prononçant ces derniers mots sa voix s'altéra, ses yeux s'humectèrent, il mit son visage dans son mouchoir et se retira dans un coin de la chambre pour cacher sa douleur.

Albertine se sentit elle-même profondément touchée et protesta de son dévouement et de son désir de tenir la parole donnée. Mais elle avait si bien l'air d'une victime que M. Dumont ne pouvait accepter ce sacrifice. Il prend donc son parti avec courage, comprime son cœur de sa main, sèche ses yeux et revient s'asseoir près de la jeune fille pâle et tremblante.

— Mon enfant, dit-il, j'ai pris des renseignements sur votre préféré. C'est une tête un peu évaporée, mais il se conduit honnêtement. Il est professeur de dessin, ses leçons lui fournissent de quoi vivre. En lui procurant d'autres élèves et dans de meilleures maisons, il pourrait doubler ses recettes et installer un ménage... D'ailleurs la future apportera une dot de quarante mille francs. Les époux travaillant à l'aisance commune, ils pourront vivre heureux, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! mon Dieu!... Et vous, M. Albert?

— Moi, je resterai votre ami, votre père, si vous l'aimez mieux, et le spectacle de votre bonheur fera le mien... Sa voix s'attendrissait encore une fois. Il se hâta de sortir et laissa la jeune fille bouleversée, pleine d'étonnement, d'admiration, de tendresse, de douleur et d'espérance.

Bien que Mlle Duval avouât une préférence pour M. Jules, ce n'est pas sans peine qu'on la décida à changer si brusquement de mari, et à transporter tout-à-coup ses pensées, ses meubles et ses jupes à un autre. Il y avait là une espèce d'injustice, d'ingratitude doublée d'indélicatesse, de bizarrerie doublée de cruauté qui frappait son esprit et offensait son cœur. Les cadeaux achetés par M. Dumont allaient donc servir à M. Estelle et l'appartement qu'il devait habiter avec sa jeune femme allait abriter un autre bonheur que le sien. C'était atroce! C'était moralement impossible. Cela devait être.

Albertine s'habitua peu à peu à cette idée, d'abord abominable et arriva à penser qu'elle pouvait se réaliser. Cette tâche lui fut d'ailleurs rendue facile par la raison que donna *son futur manqué*. Au bout de huit jours il se déclara parfaitement guéri de sa folie comme il disait. Il plaisantait aussi agréablement sur sa prétention de vouloir épouser sa fille. Cependant la pâleur avait complètement remplacé le coloris naturel de ses joues. Il était devenu rêveur et distrait. Il lançait parfois un sarcasme amer contre les femmes en général. Il s'absentait souvent pour aller faire de longues promenades aux environs de Paris et rentrait tard dans la nuit, mais il rentrait et paraissait fort calme, complètement résigné.

Enfin, les nouvelles formalités pour le second mariage

s'accomplissent et le jour est fixé. Albertine, tremblante, n'avait pas osé demander à son protecteur s'il assisterait à la cérémonie, mais en s'occupant avec simplicité des derniers apprêts, il avait laissé échapper quelques mots qui laissaient deviner cette intention. Tout en remarquant que M. Dumont devenait de plus en plus pâle et frissonnait parfois involontairement, Albertine était contente de cet espoir qui lui faisait supposer une guérison complète et montrait du moins un courage supérieur, presque sublime.

Le grand jour se lève. La mère d'Albert vient de bonne heure pour aider sa fille dans sa toilette. La tante est habillée et fait la mouche du coche. M. Jules, pimpant, éblouissant dans son frac neuf et sa cravate blanche, ne se présente pas le dernier. La future est vraiment admirable, belle comme un ange, dans ses habits blancs et le rideau du bonheur se lève et ont entrevoit le paradis. Cependant M. Dumont se fait attendre, une demi-heure se passe, personne! L'heure s'avance. On court chez lui. La clef était restée sur la porte. M. Jules entre et trouve tous les habits de cérémonie jetés sur le lit. La maison était vide! En proie à une terreur indicible le jeune homme cherche quelque indice et aperçoit une lettre sur la cheminée. Il l'ouvre avec fureur. Elle contenait ces mots: — Pardonnez-moi, ma bonne mère, de ne pas vous fermer les yeux, pardonnez-moi, mes amis, de ne pas compléter votre bonheur. Je n'ai pu me décider à le voir. Vous me retrouverez à St-Cloud, si ses filets existent encore, sinon... ailleurs... Vivez et soyez heureux. *Je le veux, je vous l'ordonne*. Les volontés dernières sont sacrées.

ALBERT.

Jules déchire la lettre avec colère et revient précipitamment. En le voyant entrer haletant, l'œil hagard, le visage bouleversé. Albertine devine tout et tombe évanouie. On est forcé de la mettre au lit. Elle y demeure quatre jours, en proie à une fièvre ardente qui mit sa vie en danger. Quand elle ouvre la bouche, c'est pour s'écrier: — Laissez-moi, monsieur! Vous me faites horreur! C'est vous qui l'avez tué!!... Et moi aussi!... Il est mort! Il est mort! Il s'est noyé pour moi! Dans d'autres accès, elle se parlait à elle-même. Oui, je me suis trompée: c'est lui que j'aimais et non l'autre... Il était si bon, si doux, si dévoué, si respectueux, si honnête!.. Je le sens à la douleur que me cause sa mort, c'est lui que j'aimais au fond. L'autre n'était qu'un caprice!... Et il n'est plus! Malheureuse! Assassin!... Le délire augmenta le cinquième jour et dura jusqu'au septième: mais le mal ceda à la force la jeunesse. Albertine se rétablit.

Remise sur pied, elle ne voulut plus entendre parler de mariage et donna ses toilettes au bureau de bienfaisance de son quartier pour être vendues au profit des pauvres. Elle quitta sa chambre et alla s'installer chez l'infortunée mère Dumont, s'efforçant de remplacer par une fille tendre et attentive le fils qu'elle se reprochait d'avoir tué. Elle ferma les yeux de la bonne dame, qui vécut encore longtemps. Devenue libre, Mlle Duval se mit dans une maison de retraite comme pensionnaire, sans se cloîtrer, et consacra sa fortune à des œuvres de charité. Elle mourut dans un âge fort avancé, obscure et inconnue. Elle avait vécu, c'est-à-dire aimé et souffert. Son erreur involontaire avait coûté le bonheur à elle et à tous ceux qui s'étaient approchés d'elle.

Alfred de MARTONNE.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 12 mars.

LA VOLEUSE D'ENFANTS

Drame en huit actes.

UNE FEMME QUI MORD

Vaudeville en un acte.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 h.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY